

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montréal, (Bas-Canada) 11 Mai 1861.

No. 18.

SOMMAIRE.—Poésie: Ce que j'aime.—Chronique.—Les destinées du peuple canadien par M. F. X. Trudel.—Châteaubriand à Niagara. Lettre de J. J. Rousseau à d'Alembert sur les théâtres.—Thibée.—Charbon de bois.—Belle réponse d'un sauvage au Rev. P. Farand.

### POESIE.

#### CE QUE J'AIME. (1)

Le jour de l'Assomption 1855, sous les murs de Sébastopol, un jeune soldat, qui s'était confessé la veille et dont le cœur chrétien était encore tout rempli de l'onction du ciel, s'attristait en entendant les chansons profanes et légères de ses compagnons d'armes.

Pourquoi n'essaierait-il pas d'y substituer des chants plus nobles et plus chrétiens? Aussitôt il fait appel à sa muse; et, sous l'ardeur d'une poétique inspiration, il trace à la hâte quelques couplets: ils ont bientôt parcouru tous les rangs, et deux heures après, les deux mille hommes du régiment les chantaient avec enthousiasme.

#### FREMIÈRE PARTIE.

Ce que j'aime, c'est l'ombrage  
Au fort de l'été;  
C'est le verdoyant feuillage  
Du bois enchanté;  
C'est la fleur de la nature  
Au sein du buisson;  
C'est le ruisseau qui murmure  
Sous le frais gazon.

Ce que j'aime, c'est l'orage  
Grondant par les airs;  
C'est l'onde sur le rivage  
Brisant ses flots verts;  
C'est la vague blanchissante  
Écumant sur l'eau;  
C'est la lame bondissante  
Aux mâts du vaisseau.

C'est la brise caressante  
Et la rose en fleur;  
C'est l'abeille bourdonnante  
Et l'oiseau chanteur;

Le papillon qui voltige  
Et sa liberté;  
C'est, balancé sur sa tige  
Le lis argenté.

Ce que j'aime, c'est la bombe  
Éclatant aux cieux;  
C'est la grenade qui tombe  
En bouquets de feux;  
Le boulet qui fend l'espace  
La nuit, quand tout dort;  
Et la mitraille qui passe  
En semant la mort.

Ce que j'aime, c'est mon père  
Auprès du foyer;  
C'est ma bonne et tendre mère  
M'aidant à prier;  
J'aime encor la paix profonde  
Qui règne au saint lieu;  
Enfin, plus que tout au monde  
J'aime le bon dieu.

#### SECONDE PARTIE.

J'aime la rose naissante,  
L'aubépine en fleurs,  
La tulipe éblouissante  
Aux mille couleurs.  
J'aime aussi dans la prairie  
Le lis argenté;  
Mais bien plus encor, Marie,  
J'aime ta beauté.

J'aime sous un frais ombrage  
Les petits oiseaux;  
Sur le verdoyant herbage  
Les jeunes agneaux;  
J'aime la brebis chérie,  
L'espoir du pasteur;  
Mais bien plus encor, Marie,  
J'aime ta douceur.

J'aime de nos Basiliques  
Les sombres détours;  
J'aime leurs flèches gothiques  
Et leurs vieilles tours.  
Du sanctuaire où l'on prie  
J'aime les splendeurs;  
Mais bien plus encor, Marie,  
J'aime tes grandeurs!

J'aime des âmes pieuses  
Les chants innocents;  
J'aime aux voix harmonieuses  
Mêler mes accents.  
Les exploits de la patrie  
J'aime à les vanter,  
Mais bien plus encor, Marie,  
J'aime à te chanter.

### CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Nouvelles de la Pologne.—Biographie de Mgr. Dupanloup.—Tremblement de terre à Mendoza, capitale de la République Argentine.

Les nouvelles de Varsovie sont toujours tristes et navrantes; cette nationalité catholique écrasée sous un sceptre de fer par trois grandes nations, la Russie, la Prusse et l'Autriche, attire en ce moment la sympathie la plus vive du parti catholique en France.

Les détails de l'agitation et de la répression arrivent tous les jours et font naître les sentiments les plus pénibles.

Nous avons sous les yeux une correspondance qui nous dit que, outre le 8 avril où la troupe ayant tiré sur une foule inoffensive fit près de 150 victimes, un autre jour il y en eut près de 500.

Le gouvernement ayant pris ombrage d'une Société Agricole, qui réunissait les Polonais les plus influents et l'ayant supprimé, le peuple s'est obstiné plusieurs jours de suite à aller demander la suppression de cette mesure.

La foule n'ayant pas voulu se disperser, on envoya contre elle la cavalerie qui chargea une multitude sans défense; ensuite quelques pierres ayant été jetées, l'infanterie fit feu et le nombre des victimes fut considérable.

Un jour, la foule étant revenue pour prier à une statue vénérée dans toute la ville, les sommations recommencèrent; elles restèrent sans effet, la fusillade recommença contre une multitude sans armes qui attendait la mort à genoux et sans songer à se défendre. Le nombre des tués et des blessés fut encore énorme.

Aux dernières nouvelles, les manifestations continuaient.

Nous savons tout ce que l'on peut dire contre cette attitude nouvelle de la nation polonaise vis-à-vis de ses dominateurs:

Les journaux qui soutiennent les principes les plus

(1) Poésie, composée sous les murs de Sébastopol, par L. G... grenadier de la garde impériale.

révolutionnaires, qui excitent les populations à se soulever contre leur souverain légitime, qui sans provocations, sans grief avouable, poussent la multitude à recourir à la force et à la violence, ces journaux-là même sont les premiers à blâmer les Polonais de demander simplement justice des mesures les plus révoltantes et plus iniques.

Quand un peuple s'agite au profit de l'impunité, de l'immoralité, de l'anarchie, on sait comme il est loué en certains lieux, même lorsqu'il recourt aux moyens les plus violents et les plus condamnables.

Mais, quand un peuple réclame les droits de sa conscience, les intérêts de sa foi, la liberté de ses croyances, alors il est blâmé, condamné par nos journaux révolutionnaires, quant même ce peuple n'irait pas plus loin que la supplique, la réclamation la plus humble et la plus pacifique.

C'est ainsi que le comprend en particulier le *Courrier des Etats-Unis*.

Mais, quoiqu'il en soit de la puissance des ennemis de la Pologne, quoiqu'il en soit de la fatale entente de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche; contre cette nationalité si digne d'un meilleur sort, et bien que les prétendus amis de la liberté désertent et abandonnent honteusement sa cause, il y a là une lutte qui ne peut être laissée, parce qu'il s'agit des droits les plus sacrés et les plus imprescriptibles: ceux de la foi et de la religion.

D'ailleurs ce réveil de la Nation Polonaise est regardé comme d'un bon augure par tous les amis de la justice et de la vérité: la forme pacifique que les plus influents ont su donner dès le commencement à ces réclamations et qu'ils sont bien décidés à garder, est une garantie, sinon de succès immédiat, du moins une assurance d'une bénédiction supérieure qui sait toujours faire arriver à bien tout effort généreux tenté pour un but juste et vraiment désirable.

La librairie Douuiol, à Paris, vient de mettre en vente une brochure à laquelle les circonstances donnent un vif intérêt; c'est la biographie de Mgr. Dupanloup.

Dans les portraits qui ont été tracés de l'illustre évêque d'Orléans, on a presque toujours altéré cette belle physionomie; l'écrivain que nous annonçons en est le daguerréotype simple et vrai, et, en entrant dans tous les détails de la vie du vénérable Prélat, il fait justement apprécier cette grande et glorieuse carrière, consacrée toute entière à l'enseignement de la jeunesse et à la défense de l'Eglise. Voici comment s'exprime le biographe:

— Mgr. Dupanloup compte aujourd'hui cinquante-neuf ans. Sa taille est moyenne, sa constitution nerveuse et vive. Il a le front large et haut, les yeux bleus,

— Sa bouche fine, à laquelle sied bien le sourire, prend quelquefois une légère expression d'ironie. Sa gravité n'est qu'aimable.

— Ses cheveux sont presque blancs et il les porte courts et sans apprêt. Son teint coloré, rouge même par instants, indique une nature que le sang tourmente.

— Son costume, d'une invariable simplicité, ne se préoccupe point des recherches d'une vaine élégance.

— Ce qui domine dans sa personne, c'est la dignité. Cette physionomie, sans calcul et sans art, mais pleine à la fois de douceur et de noblesse, est éclairée de je ne sais quel rayon d'intelligence, de bonté et de supériorité morale qui frappe et qui impose.

— Ses traits, quand il parle, se modifient sensiblement dans le sens de ses paroles. Son geste convaincu est entraînant; et sa voix persuasive, émue, solennelle, parfois éclatante dans la chaire, devient douce, harmonieuse et agréablement animée dans la causerie.

— Nous ne saurions dire tout ce qu'il a d'abandon, de simplicité vraie, de naïveté même dans l'intimité; tous ceux qui l'approchent, captivés, j'allais dire séduits par son amabilité, sa grâce et son esprit, deviennent aussitôt ses admirateurs et souvent ses amis.

— Homme de conversation attachante, ingénieuse, charmante, de tact et de goût: d'une parole imagée, abondante, variée, pittoresque, il trônerait, s'il le voulait, dans un salon comme dans la chaire. Ennemi des longues discussions et des vulgarités, il saisit rapidement et dessine, d'un mot, le côté saillant des choses. Ses réponses ne sont souvent qu'un fin et bienveillant sourire. Il ne dit pas *oui* et *non* comme tout le monde, et chacun sent, en l'écoutant, qu'il mérite l'attention et le respect.

— Sa nature est essentiellement délicate et distinguée. Un manque de convenance le blesse toujours; et en même temps, jamais il n'est insensible à un trait généreux, à une noble parole échappée du cœur.

— Il est aussi actif que laborieux; pour lui, comme pour Montaigne, la plus agréable compagnie est celle de ses livres, et ses meilleures heures, celles qu'il consacre au travail,—après les instants toutefois qu'il passe agenouillé sur son prie-Dieu, car sa piété est profonde et tendre, comme celle de cette enfance, "son premier et son dernier amour" ainsi qu'il l'a dit avec tant d'âme, de grâce et d'effusion, dans son mémorable discours de réception à l'Académie-Française.

— Mgr. Dupanloup est docteur en théologie, Comte Romain, et Assisiant au Trône Pontifical, Chevalier de la Légion-d'Honneur et Commandeur de l'Ordre du Christ de Portugal.

— Est-on curieux de voir l'homme de près, de pénétrer dans son intérieur et de connaître les détails de sa vie intime?

— Fidèle à une vieille habitude, Mgr. Dupanloup, que l'école de Salerne citerait comme un exemple, se lève en toute saison, entre quatre et cinq heures.

— Chez nous, disait un jour son valet de chambre, les "sonnettes marchent à cinq heures du matin, comme dans les autres maisons à midi."

— Ses prières, sa messe, sa méditation, lui prennent environ deux heures; on lui sert ensuite du chocolat, dans son cabinet même; puis, il s'installe à son bureau et travaille là sans interruption jusqu'à midi, c'est-à-dire durant environ six heures.

— Il déjeûne alors avec les prêtres attachés à sa personne. Très-sobre et de goût facile, il ne perd pas à table un temps qu'il emploie si utilement ailleurs; et le reste de la journée est consacré à l'administration du

diocèse, à la correspondance, aux audiences, aux visites, à tous les soins et à toutes les charges de l'épiscopat.

« A sept heures, on dîne. Le Prélat converse ensuite, on reçoit quelques personnes, on se promenant dans une des vastes salles de son palais, ou dans les allées du jardin, pendant l'été.

« A neuf heures, il est invariablement rentré dans son appartement ; et alors seul avec son Dieu, il lui consacre entièrement les derniers instants qui précèdent son repos.—Les jours même où il ouvre son salon, il se retire sans bruit aux approches de cette heure accoutumée ; et à Paris, dans les réunions du monde où il est si recherché et si entouré, il se conforme impitoyablement à la règle qu'il s'est imposée.

« Je viens de parler de son appartement. Le mot est bien ambitieux pour la chose. Cet appartement se compose uniquement, en dehors de son cabinet, d'une petite chambre d'une simplicité monacale, qui s'ouvre au rez-de-chaussée sur le jardin du Palais épiscopal, à l'extrémité d'un pavillon. Une commode de noyer, deux chaises de bois blanc, un petit lit de fer ; aucun meuble élégant, pas de glace, un Crucifix au-dessus d'un prie-Dieu, voilà tout : c'est là l'intérieur du Bossuet de la France contemporaine.

« Son cabinet, où sont admis un certain nombre de visiteurs, est plus orné. Il est vaste et s'ouvre également sur les jardins. On y remarque trois bureaux ; celui du Prélat, placé près des fenêtres, et ceux de ses secrétaires. La bibliothèque occupe tout un des côtés de la pièce. Cinq ou six tableaux, notamment une belle copie d'un magnifique CARLO DOLCI, offert par un propriétaire orléanais, et spécialement retouchée par la main amie de M. Ingres, parent les murailles. Quelques bronzes, quelques ivoires, dus, comme les tableaux, à l'inspiration religieuse, et qui, comme eux, sont autant de souvenirs, garnissent la cheminée et le bureau du Prélat.

« Pendant l'hiver, Mgr. Dupanloup travaille généralement sans feu, et très-souvent les fenêtres ouvertes.

« Pendant l'été, on peut fréquemment le voir se promener seul, à grands pas, sous les ombrages du parc de la Chapelle, ou sous la charmille retirée du jardin de son palais, et qu'il "arpente," suivant une pittoresque expression populaire durant des heures entières.

« C'est là qu'il dit son bréviaire ; après quoi, il travaille en marchant, prenant ça et là quelques notes rapides avec un crayon soigneusement taillé par les deux bouts ; il arrête ses idées, dessine largement la trame de ses écrits, et fixe les principales lignes de ses discours.

« Tous les instants du jour lui sont précieux ; en voiture, il dicte des notes à un secrétaire ; en chemin de fer, où il a pour invariable compagnon de voyage un énorme portefeuille de maroquin vert gonflé de papiers, le portefeuille même de Talleyrand, il revise des manuscrits et corrige des épreuves.

« On raconte que d'Aguesseau, épris de cette même passion du travail, avait imaginé un ingénieux moyen d'utiliser le temps que l'inexactitude de sa famille, ou de ses gens lui faisait habituellement perdre avant chaque repas. Il avait fait établir dans un angle de la salle à manger, un pupitre où il s'installait à écrire en attendant que le repas fut servi. Il employait ainsi, matin et soir, un petit quart d'heure environ, consacrant les minutes précieuses de ce temps à une étude particulière, dont

il ne s'occupait que là ; et il se trouva qu'au bout d'un certain nombre d'années, l'illustre Chancelier avait composé de la sorte l'un de ses importants et de ses meilleurs ouvrages.

« Il n'y a qu'une heure du jour où Mgr. Dupanloup ne travaille pas, c'est celle qui suit son repas du soir ; il a dû se condamner à cet instant de repos et se priver d'écrire ou de lire à la lumière, sous peine de compromettre un organe déjà bien cruellement éprouvé.

« Dans son cabinet et même dans son salon, Mgr. Dupanloup reçoit préférablement ses visiteurs debout, et cause volontiers avec eux en marchant. "C'est un GRAND MARCHEUR," dit le peuple de sa ville épiscopale, en le voyant quotidiennement suivre à pied, son chapeau à la main, le dédale des rues de la Cité, ou la longue route d'Orléans à sa résidence d'été de la Chapelle ; et comme un magistrat demandait un jour au peintre, chargé par les messieurs de St. Sulpice, de faire le portrait du pontife, pourquoi il l'avait représenté debout, au lieu de le montrer assis dans un fauteuil épiscopal :

"Mgr. Dupanloup assis ! répondit l'artiste, ce ne serait plus un portrait ; on ne le reconnaîtrait pas !"

« Cette incessante et prodigieuse activité, cette tension perpétuelle aboutissent presque périodiquement à des altérations de santé qui affligent et inquiètent le cercle étendu des amis et des admirateurs du Prélat. Il va généralement alors demander le remède aux montagnes de son pays, à cet air natal qui rafraîchit le corps en même temps que l'esprit ; et la maternelle Savoie semble être pour lui ce qu'une autre terre était jadis pour un personnage de la fable ; il en revient toujours avec de nouvelles forces pour de nouveaux combats.

« Estimé et aimé de tous les hommes éminents qui ont gouverné la France, on peut dire sans exagération qu'il est l'une des plus pures gloires de l'Épiscopat Français contemporain, et il est permis de lui appliquer l'éloge si bien formulé par Ducis :

"L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère."

« Mgr. Dupanloup est de son temps. Il a toujours servi la cause des lumières et de la civilisation ; et l'on peut proclamer à son honneur que nul n'a plus courageusement combattu pour la dignité morale et la liberté humaine.

Nous avons reçu de tristes nouvelles de l'Amérique du Sud. Le 20 mars, à Mendoza, ville de 20,000 âmes et Capitale de la République Argentine, contigue au Chili, une affreuse catastrophe est arrivée. Vers huit heures et demie du soir, rien n'ayant pu faire prévoir aucun malheur, les habitants étaient dans leurs maisons ou dans les Eglises principales, assistant aux Exercices du Carême, une secousse de tremblement de terre a surpris inopinément la ville ; elle a été suivie d'une autre plus forte, et, au bout de six secondes, il ne restait rien de cette malheureuse cité que des ruines informes, renversées sur des milliers de cadavres ou de victimes désespérées.

En moins d'une minute, il n'est pas resté un seul mur debout ; les maisons, qui sont très-hautes, se sont renversées sur elles-mêmes, six églises, pleines de monde, ont été détruites, et la catastrophe a été si prompte qu'il n'y a eu de sauvé que quelques rares habitants qui, en

ce moment, se trouvaient hors des maisons. Un témoin oculaire a rapporté des détails effrayants : la terre s'entr'ouvrait de toutes parts, des bruits souterrains se faisaient entendre avec une violence telle qu'ils dominaient les cris et les gémissements ; les explosions du volcan lançaient par les airs des torrents d'eau, tandis que la flamme allumée au milieu des ruines consumait les morts, les mourants et les blessés.

Dans la nuit, les secousses du tremblement de terre ont continué, et, vers le matin, on peut à peine imaginer la scène de désolation que l'on a eu à contempler.

Il restait à peine pierre sur pierre, et dans les environs les chemins étaient complètement obstrués par des fragments immenses de rochers précipités du haut des montagnes.

On a rapporté aussi la nouvelle que les villes de San-Luis et de San-Juan, situées, l'une et l'autre, dans un rayon d'environ 100 milles de Mendoza, avaient été également détruites. Nous voudrions croire que ces terribles nouvelles ne seront pas confirmées.

Mendoza se trouve sur le versant oriental des Andes du Chili, et la distance en ligne droite de Mendoza à Santiago, Capitale du Chili, n'est que de 30 lieues que l'on met plus d'un jour à parcourir à cause de la hauteur des montagnes et de la difficulté des chemins.

De tous les environs, des secours ont été envoyés, et l'autorité a eu à prendre les mesures les plus énergiques pour arrêter des bandes de voleurs qui s'étaient précipités sur les tristes ruines de la ville, pour piller les pauvres victimes échappées à la mort, mais restées sans défense.

## LES DESTINÉES DU PEUPLE CANADIEN.

" Les meilleurs fondements des races nouvelles sont les services rendus à la cause de la justice et de Dieu."

VICOMTE DE MELUN  
Souvenirs Historiques.

(SUITE.)

### II

Après avoir cherché les indices de nos destinées futures dans la noblesse de notre origine, il convient d'interroger le motif qui a donné lieu à l'établissement du Canada-Français.

Le motif qui préside à la fondation d'une œuvre quelconque influe grandement sur les destinées de cette œuvre ; l'on peut dire même qu'il les modifie complètement. Or, le motif agit sur une œuvre de deux manières différentes. Premièrement, en lui imprimant immédiatement un mouvement vers le but qu'on se propose et en déterminant sa manière d'être ; de plus, en dirigeant toutes nos facultés vers ce but, en y concentrant tous nos efforts et en déterminant les moyens d'action que l'on doit employer dans son accomplissement. Il est à remarquer que le motif agit sur l'œuvre avec d'autant plus de puissance qu'il sera plus noble et plus élevé. Ainsi, la soif de l'or n'a jamais pu engager les colons anglais, lors de l'établissement des Etats-Unis, à s'éloigner de plus de quelques pas de leurs

magasins et de leurs canons, tandis que l'amour de la gloire et l'esprit d'apostolat, motifs sublimes, ont poussé nos pères à porter le flambeau de la civilisation sur tous les points du nouveau continent.

Deuxièmement, le motif agit sur les destinées d'une œuvre, en déterminant la sanction ou la réprobation que Dieu donne de cette œuvre. Car Dieu juge de toutes les actions des hommes par les motifs qui leur ont donné naissance ; et, suivant que ces motifs sont conformes ou non à ses lois et à ses décrets, il les rejette ou il les bénit. Si je n'avais l'honneur de m'adresser à une aussi auguste assemblée, j'aurais à craindre que l'énoncé de ce principe ne parût de mauvais goût à quelques esprits légers et superficiels, qui tiennent, avant tout, à ce qu'il ne soit parlé de Dieu et de sa Providence que dans les *sacristies*. Quoiqu'il en soit, on a beau s'éloigner de ces vérités, à moins d'être athée, déiste ou panthéiste, la force de la logique nous y ramène irrésistiblement.

De tout temps, et surtout de nos jours, certains hommes ont cru que l'œil de la Providence s'était détourné de dessus leurs actes, et qu'un fait accompli en dépit de toute justice, une bataille gagnée sur une sainte cause, une prospérité presque sans bornes au point de vue humain, le vol et la rapine accomplis par la force physique et sanctionnés par une puissance aveuglée, valaient mieux et reposaient sur un fondement plus solide que le droit, la justice et les actes accomplis sous la sanction de Dieu. Funeste erreur ! triste folie que l'on ne saurait trop déplorer ! L'histoire du monde nous dit assez ce que valent ces grands travaux, ces fameuses conquêtes ! Un soufle les renverse le lendemain de leur conception ! Tel empire réputé tout-puissant, qui règle le monde entier, croit avoir consolidé des ouvrages immortels, et assis sa grandeur sur des bases de diamant ; mais quelques heures n'ont pas encore sonné que déjà tout l'édifice de cette puissance s'est écroulé et gît dans la poussière. Tel héros paraît assis au sommet de la gloire, ayant l'univers à ses pieds ; et le lendemain il prend la route de l'exil, après avoir vu son trône réduit en poudre. Qui a causé ces grands bouleversements ? Quel accident a amené soudain ce revers de fortune ? Ce sera quelque fois une défection, une minute de retard, un changement de température, un ordre incompris, le plus souvent un revirement subit qu'on ne saurait expliquer. Toujours, ce qu'il importe de remarquer, c'est que les plus grandes entreprises, aidées de toutes les ressources de la richesse et de la puissance échouent, tandis que les plus humbles en apparence et dont les moyens sont si modiques qu'ils provoquent le sourire de la pitié, finissent par étonner le monde et atteignent le plus haut degré de splendeur et de prospérité.

Ces faits qu'il est permis tout les jours de constater, nous disent avec un langage assez énergique qu'en toute entreprise, il faut nécessairement compter avec la Providence ; que souvent, Dieu rend vains et inutiles les efforts qui ne procèdent pas d'un motif légitime, tandis qu'il fait fructifier les intentions conformes à ses desseins et à sa justice. J'ai dit souvent, car Dieu permet quelquefois que, malgré les motifs pervers de ses promoteurs, une entreprise arrive à bonne fin, et donne des résultats avantageux pour le bien, mais ses faits isolés ne peuvent qu'être exceptionnels. Il répugnerait à la raison, et il serait contraire aux principes éternels de la justice que les œuvres entreprises dans un noble but, ne parvinssent qu'à produire des fruits empoisonnés, ou ne puissent atteindre le succès que leur assignait leur auteur ; tandis que l'œuvre entreprise sous les auspices du génie du mal ; l'œuvre destinée par ses moteurs à n'atteindre qu'un but étroit ; l'œuvre accomplie en vue de flatter les passions de l'homme, à servir les desseins de son orgueil et de son ambition, parvint en quelque sorte à l'immortalité et produisit les fruits suaves du bien et de la vertu. On peut donc dire avec raison que le motif agit

grandement sur les destinées d'une entreprise, quelle qu'elle soit.

C'est surtout dans l'établissement d'une colonie que ces principes trouvent leur plus complète application, et voici pour quelle raison : Dieu a confié, aux nations civilisées et notamment à la société chrétienne, la tâche de continuer et d'étendre la civilisation dans tout l'Univers. Ainsi, lorsqu'une nouvelle terre s'offre à l'action bienfaisante du christianisme, chaque nation chrétienne est tenue de venir contribuer, dans la mesure de sa puissance, à la civilisation de ce nouveau territoire. Or, qu'un peuple, et surtout un peuple catholique n'agisse que pour satisfaire ses intérêts de fortune ou d'influence politique ; qu'il soit poussé par la soif des trésors au lieu d'être mû par le noble sentiment du devoir ; qu'il serve sa mollesse et son avarice à la place de l'Évangile et de l'humanité, Dieu ne bénira pas ses travaux ; il poursuivra une entreprise humaine qui sera exposée au sort de tout ce qui est purement humain ; elle devra périr comme périssent toutes les entreprises de l'orgueil et de l'ambition. Si, au contraire, cette nation a compris la mission sublime que lui a assigné le créateur ; si elle se constitue le Porte-étendard de l'Évangile et le bras droit de la vérité, ces motifs seront appréciés par celui qui élève les empires et distribue aux peuples la grandeur de la puissance. Elle pourra se flatter d'avoir fondé leur état durable et prospère comme tout ce qui est revêtu de la sanction divine.

Or, Mesdames et Messieurs, une grande pensée a présidé à l'établissement du Canada-Français. Ce fut au temps où l'Europe entière, les yeux tournés vers le couchant s'agitait pour s'emparer du monde nouveau. Quel était le mobile de ces peuples ? La Hollande voulait un nouvel aliment à son commerce ; l'Espagne, d'abord poussée par l'esprit d'apostolat, est bientôt éblouie par des monceaux d'or, et ne cherche plus qu'à accumuler des trésors ; le Portugal est pris de la même fureur de s'enrichir ; l'Angleterre convoite, à la fois, et les riches fourures des forêts de l'Amérique, et l'immensité de ses domaines et ses métaux précieux ; tandis qu'une partie de ses enfants écrasés par un despotisme persécuteur et pressurés par la main de fer de l'avarice, y cherche la terre bénie de la liberté.

Que fait cependant la noble France. Elle aussi a tréssailli au bruit des découvertes du navigateur génois. Un mouvement simultané partit à la fois du trône et de l'autel et ébranla toute la nation. François II, au nom du ciel et comme fils d'Adam, réclame sa part du nouveau territoire, et les enfants de Clovis s'élançant, aussi eux, pour dompter les flots, rejoindre la terre de Colomb et y implanter une nouvelle France. Mais quel est le motif qui ébranle ce noble peuple et le pousse au delà des mers ? Quelle est l'idée qui commande dans ces gigantesques expéditions ? Écoutez l'histoire, ce judicieux témoin des temps va nous en instruire :

Le Rév. M. Faillon, l'une des lumières de notre patrie, écrivait dans sa préface à la vie de Mlle. LeBer :

« Les Rois de France, François I, Henri IV et Louis XIII, en envoyant des navigateurs en Canada, eurent pour motif principal le désir d'étendre, dans ce pays, les limites de l'Église catholique, par l'établissement d'une colonie Française. C'est ce qu'ils déclarèrent expressément dans leurs lettres de commissions Royales. Jusque-là que Lescarbot, comme pour avoir été un assez mauvais catholique et dont, par conséquent, le suffrage ne saurait être suspect en cette matière, frappé de la pureté des motifs qui dirigèrent ces princes, n'a pu s'empêcher de leur rendre ce témoignage : « Nos rois, en se mettant en mouvement pour ces découvertes, ont eu une autre fin que nos voisins (les Anglais et les Hollandais) car je vois par leurs commissions, qu'ils ne respirent que l'avancement de la religion chrétienne, sans aucun profit présent. »

Le savant auteur cite encore une lettre du célèbre Jacques Cartier qui, comme il le dit, « n'eut lui-même d'autre ambition que l'espérance de frayer, sur le nouveau continent, les voies à l'Église catholique, » cette lettre brille d'un zèle si ardent pour la foi que je crois devoir vous la citer en entier : « Le soleil, dit-il, qui chaque jour se lève à l'orient et se couche à l'occident, faisant le tour de la terre, donne sa lumière et sa chaleur à tout le monde, à l'exemple de quoi, je pense qu'il plaît à Dieu, par sa divine bonté, que toutes les chrétiens humains qui habitent sur le globe de la terre, aient connaissance de notre sainte foi. Elle a été en la Terre Sainte, qui est dans l'Asie, à l'orient ; depuis elle a été apporté jusqu'à nous ; et enfin de notre Europe, elle passera en occident, à l'exemple du soleil. Pareillement (à ce qui arrive quelquefois à cet astre,) nous avons vu notre très-sainte foi, à l'occasion des méchants hérétiques, ces faux législateurs, comme maintenant les luthériens, s'éclipser en quelques lieux, et ensuite, reluire soudain, et montrer sa clarté avec plus d'éclat qu'auparavant. C'est que les princes chrétiens, ces vrais appuis de l'Église catholique, contrairement à ce que font les enfants de satan, s'efforcent de jour en jour de l'augmenter et de l'accroître : ainsi qu'a fait le roi d'Espagne dans les terres qui ont été découvertes par son commandement, lesquelles auparavant nous étaient inconnues, comme la nouvelle Espagne, l'Isabelle et autres. Et maintenant dans la présente navigation, faite par votre commandement royal, pour la découverte des terres accidentales, auparavant inconnues à vous et à nous : vous pourrez voir, (par cette relation,) la bonté et la fertilité de ces terres, la quantité innombrable des peuples qui les habitent, leur bonté, leur douceur, et aussi la fécondité du grand fleuve qui les arrose, les plus vaste, sans comparaison que l'on sache avoir jamais vu ; lesquels avantages donnent une espérance certaine de l'augmentation de notre très-sainte foi, dans ce pays. »

L'esprit religieux qui règne dans ces belles pages se retrouve encore plus clairement manifesté dans les édits et ordonnances des rois de France : On lit dans l'acte pour l'établissement des cents associés : « Le roi (Louis XIII) continuant le même désir que le défunt roi Henri le Grand, son père, de glorieuse mémoire, avait de faire rechercher et découvrir ces pays, terres et contrées de la nouvelle France, dite Canada, quelque habitation capable pour y établir colonie, afin d'essayer avec l'assistance divine, d'amener les peuples qui y habitent à la connaissance du vrai Dieu, les faire policer et instruire à la foi et religion catholique, apostolique et romaine ; monseigneur le cardinal de Richelieu, grand maître, chef et surintendant général de la navigation et commerce en France, étant obligé par les devoirs de sa charge de faire réussir les saintes intentions et desseins des dits seigneurs rois, avait jugé que le seul moyen de disposer ces peuples à la connaissance du vrai Dieu, était de peupler le dit pays de naturels Français catholiques, pour, par leur exemple, disposer ces nations à la religion chrétienne et à la vie civile. »

(A CONTINUER.)

## CHATEAUBRIAND A NIAGARA.

LETTRE ÉCRITE DE CHEZ LES SAUVAGES DE NIAGARA.

Cher ami, il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez un de mes hôtes.

L'herbe était encore couverte de rosée ; le vent sortait des forêts tout parfumé, les feuilles du mûrier sauvage étaient chargées de cocons d'une espèce de ver à soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressemblaient à des rosiers blancs.

Les Indiennes s'occupaient de divers ouvrages, réunies

ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs plus petits enfants étaient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre : la brise des bois berçait ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levaient de temps en temps pour voir si leurs enfants dormaient, et s'ils n'avaient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui chantaient et voltigeaient alentour. Cette scène était charmante.

Nous étions assis à part, l'interprète et moi, avec les guerriers, au nombre de sept ; nous avions tous une grande pipe à la bouche : deux ou trois de ces Indiens parlaient anglais.

A quelque distance, de jeunes garçons s'ébattaient : mais au milieu de leurs jeux, en sautant, en courant, en lançant des balles, ils ne prononçaient pas un mot. On n'entendait point l'étourdissante criallerie des enfants européens ; ces jeunes sauvages bondissaient comme des chevreuils, et ils étaient muets comme eux.

Les pères ont parlé aux enfants et les enfants ont répondu aux pères. Je me suis fait rendre compte du colloque par mon interprète. Voici ce qui s'est passé :

Un Sauvage d'une trentaine d'années a appelé son fils, et l'a invité à sauter moins fort, l'enfant a répondu : *c'est raisonnable*. Et, sans faire ce que le père lui disait, il est retourné au jeu.

Le grand père de l'enfant l'a appelé à son tour, et lui dit : *fais cela* ; et le petit garçon s'est soumis. Ainsi l'enfant a désobéi à son père qui le *priait*, et a obéi à son aïeul qui lui *commandait*.

On n'inflige jamais une punition à celui-ci ; il ne reconnaît que l'autorité de l'âge et celle de sa mère. Un crime réputé affreux et sans exemple parmi les Indiens est celui d'un fils rebelle à sa mère. Lorsqu'elle est devenue vieille, il la nourrit.

Les enfants des Sauvages n'ont ni caprices ni humeurs, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir. S'il arrive à un enfant de pleurer pour quelque chose que sa mère n'a pas, on lui dit d'aller prendre la chose où il l'a vue ; or, comme il n'est pas le plus fort, et qu'il sent sa faiblesse, il oublie l'objet de sa convoitise.

Quand le jeune Indien sent naître en lui le goût de la chasse, de la guerre, de la politique, il étudie et imite les arts qu'il voit pratiquer à son père ; il apprend alors à couler un canot, à tresser un filet, à manier l'arc, le fusil, le casse-tête, la hache ; à couper un arbre, à bâtir une hutte, à expliquer les *colliers*. Ce qui est un amusement pour le fils devient une autorité pour le père : le droit de force et de l'intelligence de celui-ci est reconnu, et ce droit le conduit peu à peu au pouvoir du Sachem.

Nous sommes restés jusqu'à midi à la porte de la cabane ; le soleil était devenu brûlant. Un de nos hôtes s'est avancé vers les petits garçons et leur a dit : *Enfants, le soleil vous mangera ; allez dormir*. Ils se sont tous écriés : *c'est juste*. Et pour toute marque d'obéissance ils ont continué de jouer, après être convenus que le soleil leur *mangeait* la tête.

Mais les femmes se sont levées, l'une montrant de la *sagamité* dans un vase de bois, l'autre un fruit favori, une troisième déroulant une natte pour se coucher : elles ont appelé la troupe obstinée, en joignant à chaque nom un mot de tendresse. A l'instant les enfants ont volé vers leurs mères comme une couvée d'oiseaux. Les femmes les ont saisis en riant, et chacune d'elles a emporté avec assez de peine son fils, qui mangeait dans les bras maternels ce qu'on venait de lui donner.

" Adieu, je ne sais si cette lettre écrite du milieu des bois vous arrivera jamais."

Cependant, Châteaubriand vivement curieux de voir la merveille de l'Amérique du Nord, pour ne pas dire du monde entier, partit du village des Indiens pour se rendre, avec ses compagnons, à la chute du Niagara. Voici la belle description qu'il en fait :

" Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds.

" Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. Sa cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval.

" Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes.

" La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs ; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écumes, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme la fumée d'un embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Après avoir " contemplé ce spectacle avec un plaisir mêlé de terreur" Châteaubriand désirait vivement descendre au bas de la chute ; malheureusement l'échelle indienne qui s'y trouvait jadis était rompue. Son guide voulut donc l'en détourner ; mais tout fut inutile, il fallut descendre. Laissons-le parler encore lui-même :

" En dépit des représentations de mon guide, je voulus me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessus de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds.

" Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable. Il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptais alors, suspendu sur le gouffre de Niagara.

" Enfin mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ; mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessus du coude.

" Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques Sauvages, qui avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux.

(A Continuer.)

### Lettre de J. J. Rousseau à d'Alembert, sur les Spectacles ou les Théâtres.

" Ce qui établit la prétendue nécessité des Spectacles, n'est point la bonne conscience qui éteint le goût des plaisirs frivoles : c'est le mécontentement de soi-

même, c'est le poids de l'oisiveté, c'est l'oubli des goûts simples et naturels....”

“On pourrait dire de ceux qui les fréquentent : N'ont-ils donc ni femmes, ni enfants, ni amis?”

“Le théâtre purge les passions qu'on n'a pas, et fomenté celles qu'on a.”

“Que l'on consulte l'état de son cœur, en sortant du théâtre. L'émotion, le trouble et l'attendrissement qu'on sent en soi-même et qui se prolongent après la pièce, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter et à régler nos passions? Les impressions vives et touchantes dont nous prenons l'habitude, sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions effacerait-elle celle des transports de joie et de plaisir qu'on en voit naître, et que les auteurs ont soin d'embellir encore, pour rendre leurs pièces plus agréables? Ne sait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, et que les combattre l'une par l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes?”

“Le mal qu'on reproche au théâtre, n'est pas seulement d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'âme à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu.”

“Quand il serait vrai qu'on ne peint au théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus faibles, que les effets en sont moins dangereux? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étaient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison! Mais, si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression de la passion reste gravée au fond du cœur.”

“On prétend nous guérir de l'amour, par la peinture de ses faiblesses. Je ne sais, là-dessus, comment les auteurs s'y prennent, mais je vois que les spectateurs sont toujours du parti de l'amant faible, et que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler.”

“L'art du théâtre ne consiste plus qu'à donner une nouvelle énergie et un nouveau coloris à cette passion. On ne voit plus réussir que des romans, sous le nom de pièces dramatiques.”

“La scène française n'est pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : témoins *Catiline*, *Mohomet*, *Atrée*, et beaucoup d'autres. Quel jugement porterons-nous d'une tragédie où, quoique les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable, que tout l'intérêt est pour eux? À quoi aboutit la morale de pareilles pièces, si ce n'est à encourager les méchants et à leur donner le prix de l'estime publique dû aux gens de bien? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la scène; telles sont les mœurs d'un siècle instruit. Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration; et toi, douce et modeste Vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes, au milieu de tant de lumières! n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris tout homme qui, pour le malheur du genre humain, abuse du génie et des talents que lui donna la nature?”

“Suivez la plupart des pièces du théâtre français, vous trouverez presque dans toutes, des monstres abominables et des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pièces, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devrait pas même connaître, et à des forfaits qu'il ne devrait pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre et le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles comodes suppositions, on les rend permis ou pardonnable. Je le soutiens, et j'en atteste l'effroi des lecteurs, les massacres des gladiateurs n'étaient pas si barbares que ces affreux spectacles. On voyait couler du sang, il est vrai; mais on ne souillait pas son imagination de crimes qui font frémir la nature. Ajoutez que le poète, pour faire parler chacun selon son caractère, est forcé de mettre dans la bouche des méchants leurs maximes et leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, et débités d'un ton imposant et sententieux, pour l'instruction du parterre.”

“Si, dans la comédie, on rapproche le ton du théâtre de celui du monde, on ne corrige point pour cela les mœurs : le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe, que plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs. Prenons le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus. Qui peut disconvenir que le théâtre de *Molière* ne soit une école de vices et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres même où l'on fait profession de les enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent; ses vicieux sont des gens qui agissent, et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent; enfin, l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit. Il tourne en dérision les respectables droits des pères sur les enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs. Il fait rire, et n'en devient que plus coupable, en forçant les sages même de se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise.... Son intention étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même, en ce qu'il fait préférer l'usage et les maximes du monde à l'exacte probité; en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice et la vertu; en ce qu'au grand soulagement des spectateurs, il leur persuade que, pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

“J'aurais trop davantage, si je voulais passer de l'examen de *Molière* à celui de ses successeurs, qui, pour mieux suivre ses vues intéressées, se sont attachés, dans leurs pièces, à flatter une jeunesse débauchée et des femmes sans mœurs.”

“La belle école que le théâtre! La belle instruction, surtout pour les jeunes gens que l'on y envoie!... Tous nos penchans y sont favorisés, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous affaiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions et détrui-

sent l'amour du travail et de l'application. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis la laidéur du vice, à tourner la sagesse en ridicule.

« Enfin, quelle idée peut-on se former des théâtres si l'on en juge par le caractère des personnes qu'on se propose principalement d'y amuser, et qui abondent dans les grandes villes ? Ce sont des gens intrigants, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination, dépravée par l'oisiveté, la fainéantise et l'amour du plaisir, n'engendre que des monstres, et n'inspire que des forfaits. . . . Or, sied-il bien à des personnes vertueuses d'aller se confondre avec ces gens oisifs et corrompus ? . . . »

Quel cri contre les théâtres, et quelle force ne doit-il pas avoir, quand on en connaît l'auteur ! Ce cri part d'un homme fort connaisseur dans le genre dramatique, grand admirateur de *Racine*, de *Molière* et des autres coryphées de la scène; d'un homme qui jamais ne passa, parmi les partisans du monde ou de la prétendue philosophie, pour l'émissaire des prêtres. C'est le vrai, armé de tous les traits de l'éloquence, et triomphant par la plume de l'un de ses plus véhéments adversaires.

### Thibé, ou le Chien de Marie Antoinette, Reine de France.

Le chien est au premier rang des animaux intelligents et attachés. On a fait des volumes du recueil de ses vertueuses actions et de son esprit. C'est par centaines qu'il faut compter ceux qui se laissent mourir après avoir perdu leur maître, par milliers ceux qui pratiquent le bien à un degré inférieur, quoique toujours héroïque. Le chien de Marie-Antoinette est plus touchant encore. *Thibé* s'était chargé, eût-on cru, de remplacer auprès de la Reine-Martyre les sujets qui s'étaient faits tigres. Qu'on nous permette d'entrer dans quelques détails, extraits des *Mémoires de Madame la Duchesse d'Angoulême*, publiés et annotés par M. de Bargon Fortrion. — L'héroïque et infortunée reine avait au Temple une petite chienne nommée *Thibé*, qui l'avait suivie et qu'elle aimait beaucoup, parce qu'indépendamment de sa rare beauté, de son intelligence, de sa vivacité, elle était extrêmement douce et des plus caressantes. Lorsque la Reine fut transférée à la Conciergerie pour être mieux sous la main de ses ignobles bourreaux, *Thibé*, ne pouvant monter dans la voiture (le patriotisme de l'époque ne le souffrait pas), courut pour la suivre et ne la perdit point de vue; mais on ne la laissa point entrer dans la nouvelle prison. Qui sait ? disaient sans doute les coupe-têtes du temps, cette bête est trop fidèle pour être du parti national; ce doit être quelque émissaire de la Vendée, quelque conspirateur déguisé ! Oh ! les sales et hideux personnages que ces conventionnels ! je ne les puis rencontrer sur ma route sans avoir des nausées, et sans demander à la foudre du ciel s'il lui était permis de dormir alors ! Le doux et timide animal attendit longtemps au guichet, où il trouva quelques gendarmes qui lui donnèrent des coups de baïonnettes. Ces mauvais traitements n'ébranlèrent pas sa constance; il resta toujours près de l'endroit où était sa maîtresse; et, lorsqu'il se sentait pressé par la faim, il allait dans quelques maisons voisines du Palais-de-Justice chercher à manger, et revenant aussitôt après se coucher à la porte de la Conciergerie.

Une modiste, Mlle. Arnaud, dont il est juste de citer le nom, prit soin de *Thibé* et l'accueillit au péril de sa tête; car, dans ce temps d'humanité philosophique et de triomphe des droits de l'homme, c'était un crime, qui méritait l'échafaud dans les vingt-quatre heures, de manifester la moindre pitié pour tout ce qui restait attaché à la famille royale, même pour un chien ! Il est vrai que ce chien disait beaucoup. . . . Lorsque l'infortunée Reine de France fut conduite au supplice, je veux dire à son glorieux martyre, *Thibé*, qui la reconnut au sortir de la pri-

son et qui crut l'avoir enfin retrouvée, suivit la fatale charrette, toutefois d'un air consterné, comme si elle eut prévu quelque trahison. Au moment du sacrifice, la place retentit de ses hurlements lamentables. Un révolutionnaire, irrité de ces cris *anti-patriotiques* et de cette fidélité *aristocratique*, lui perça la cuisse d'un coup de pique. Le malheureux animal, quoique blessé et perdant son sang, revint à la porte de la prison et y demeura constamment. Ce bel exemple d'attachement s'était répandu parmi le peuple, et tout le quartier parlait de *Thi-bé*, connue dès lors sous le nom de *Chien de la Reine*. Mlle. Arnaud, craignant avec raison d'être arrêtée comme complice de la pauvre bête et envoyée au bourreau, cacha la petite chienne chez sa sœur, dans une maison située sur le pont Saint-Michel. *Thibé*, se voyant ainsi renfermée loin des lieux qu'avait habités son auguste maîtresse, ne voulut plus prendre de nourriture; elle devint sauvage, effarée, et, trouvant un jour la fenêtre de la chambre ouverte, elle se précipita dans la Seine.

*Charbon de bois* : ses propriétés absorbantes et désinfectantes. — Tout le monde connaît les propriétés absorbantes et désinfectantes du charbon. En voici une nouvelle application pour enlever aux céréales, (à tous les grains,) le goût et l'odeur de mois.

« On les mélange lentement et peu à peu avec du charbon pulvérisé; on laisse ensuite pendant une quinzaine de jours le mélange opérer, puis on passe au moulin à cribler, et l'on obtient ainsi des grains exempts de toute odeur et de toute trace de mois. Le grain traité de cette manière donne une farine d'excellente qualité.

On doit procéder à cette opération par une température douce.

*Belle réponse d'un vieillard sauvage de la tribu des Conteaux-Jaunes dans le diocèse de la Rivière-Rouge, au Rév. Père Parand, Miss. Oblat.* — « Père, c'est la première fois que je te vois, bien que je le désirasse depuis longtemps. Mais je suis bienheureux d'avoir pensé à une chose que tu nous as prêchée. Tu nous parlais de la présence de Dieu partout; quelques-uns des sauvages de ma tribu trouvaient cela extraordinaire; eh bien ! moi, je me suis expliqué, tout seul, comment cela pourrait être; et voici ce que je leur ai répondu.

« Si le soleil, qui est si petit, parvient, en un clin-d'œil, jusqu'à nous, et éclaire toutes nos forêts et nos lacs à la fois, est-il étonnant que Celui qui a fait le soleil pénétre de son regard perçant le fond même de nos cœurs ? »

### Séance du Cercle Littéraire 4 Mai.

Elections des officiers : M. M. F. X. A. Trudel Président. E. U. Archambault, Vice-Président. Scraphin Gauthier, Secrétaire-Archiviste. L. O. David, Secrétaire Correspondant. François Benoit, Trésorier. Les membres du Cercle sont priés de se réunir samedi, 11 Mai, pour leur séance régulière.

Par Ordre

SÉRAPHIN GAUTHIER, S. A. C. L.

### CABINET DE LECTURE PAROISSIAL.

Dimanche prochain, 12 de ce mois, à 7½ P. M., il y aura dans la salle du cabinet, deux lectures pour encourager les associations de Bienveillance et les Caisse d'Épargnes.

Lecteurs; le Rev. Messire Giband et M. Paul Stevens. — Entrée libre.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue hebdomadaire, publiée par J. B. Rolland & Fils 6, rue St. Vincent Montréal — Abonnement : \$2 par année payables d'avance.

Des Presses à air dilaté d'Émile Senécal, 4 rue St. Vincent, Montréal.